Traverser le pont Jacques-Cartier

Pierre Vallières

Numéro 301, automne 2013

Tous banlieusards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vallières, P. (2013). Traverser le pont Jacques-Cartier. *Liberté*, (301), 16–16.

TRAVERSER LE PONT

JACQUES-CARTIER

Dans cet extrait de *Nègres blancs d'Amérique* (1968), **PIERRE VALLIÈRES** décrit le rêve banlieusard de son père comme une quête de dignité.

L'AUTOBUS SE REMPLIT peu à peu de voyageurs et s'engagea sur le pont. J'ouvris mes yeux bien grands pour contempler le fleuve, les bateaux, l'île Sainte-Hélène. Puis l'autobus atteignit l'autre rive. Mon père et moi n'étions jamais allés de ce côté du fleuve. Nous étions complètement dépayés. L'autobus continua tout droit sur la rue Sainte-Hélène, puis vira à gauche sur le chemin Coteau-Rouge. Ce chemin était une vraie route de campagne. Étroit, zigzagant, cahoteux, il traversait d'immenses champs où apparaissaient, ici et là, quelques cabanes de bois ou de «tôle». Pendant une assez longue distance, nous n'aperçûmes que des champs déserts. Puis nous vîmes une ferme, avec une basse-cour et quelques vaches au bord du chemin. Enfin, l'autobus s'engagea dans une espèce de village et un gros nuage de poussière se mit à vibrer dans l'air. [...]

Nous nous levâmes. L'autobus s'arrêta. Le conducteur nous souhaila bonne chance, comme un ami vous serre la main et vous encourage, alors qu'il trouve insensée l'aventure que vous vous apprêtez à vivre. Nous descendîmes de l'autobus, maladroitement; nous étions nerveux, comme des voyageurs qui pénètrent dans un pays incertain.

Était-ce possible que la liberté se trouvât dans ce petit village aux rues de terre, aux petites maisons délabrées et dispersées, se trouvât dans ce coin perdu, rempli de poussière et d'enfants sales?

Il n'y avait qu'une dizaine de maisons sur la rue Saint-Thomas. De chaque côté de la rue et autour de chaque terrain, des fossés remplis d'eau noire et stagnante dégageaient de fortes odeurs. «De l'eau

corrompue», me dit mon père. Cette eau était épaisse, gluante, recouverte par une nuée de mouches et d'insectes bourdonnants. Nous avalâmes la poussière qui nous était restée dans la gorge.

Nous marchâmes un peu, sans nous presser. Puis mon père s'arrêta devant une petite maison rouge et blanche. Il murmura: «1197, c'est ici.» [...]

En revenant de Longueuil Annexe, mon père ne songeait ni à Dieu ni aux politiciens. Il rêvait de la maison qu'il construirait par-dessus cette cambuse qu'il avait décidé d'acheter. Il ne restait plus qu'à convaincre ma mère des avantages de l'exil en banlieue.

«Si seulement Madeleine peut accepter», se disait-il. Mon père ramassait ses arguments et, silencieusement, préparait son plaidoyer: «Nous allons être tranquilles. Les enfants vont avoir tout l'espace nécessaire pour jouer. Nous allons être maîtres chez nous. Il n'y aura plus d'escaliers à monter et à descendre. André ne risquera plus de se tuer en déboulant les escaliers. Pierre ne traînera plus dans les ruelles et les hangars...» Mon père essayait de prévoir l'avenir: «Le milieu va se développer. Le propriétaire l'a dit; les gars de la "choppe" le disent aussi. Il y aura des écoles, des magasins, toutes les commodités de la ville. Les taudis vont disparaître peu à peu. Ils vont installer l'aqueduc et le système d'égouts. Ils vont poser de l'asphalte sur les rues et faire des trottoirs. On va planter des arbres. Le gouvernement a déjà promis un hôpital pour la Rive-Sud...»

Le propriétaire était prêt à échelonner les paiements sur de nombreuses années... Le syndicat obtiendrait bientôt des augmentations de salaire... La vie deviendrait plus facile... Il agrandirait la maison. D'ici quelques années, Madeleine et les «petits» connaîtraient le confort et la tranquillité. Il pourrait économiser un peu d'argent et, quand les enfants seraient devenus des

hommes, il pourrait, avec Madeleine, une Madeleine détendue, rassurée, heureuse, se permettre quelques petits voyages, prendre des vacances dans le Nord, voir la Gaspésie et la mer et, qui sait? se rendre un jour à Vancouver, voir les Rocheuses, le Pacifique...

Mon père construisait son avenir mentalement, essayait de se représenter son domaine, qu'il bâtirait patiemment au retour de l'usine, pendant les fins de semaine, durant ses quinze jours de vacances annuelles. Il en ferait le plan lui-même. Il ferait tout lui-même. D'autres le faisaient, pourquoi pas lui?...

L'autobus, sur le pont, venait de dépasser l'île Sainte-Hélène. Tout en regardant les bateaux ancrés au port, je demandai à mon père si nous pourrions aller à la chasse dans le bois d'en face, que j'avais passé une partie de l'après-midi à contempler. Mon père se contenta de répondre: «Il faut d'abord persuader ta mère.»

Il y avait déjà huit ans que mon père rêvait de posséder, un jour, sa maison à lui. Évidemment, la cambuse, ce n'était pas un château, mais c'était toujours mieux que de demeurer jusqu'à sa mort un locataire des appartements humides du Royal Trust... «Au moins à Longueuil Annexe, se disait-il, il n'y a pas de rats, pas de suie, pas de fumée... C'est le grand air.» (Il oubliait l'eau corrompue, la poussière, les drôles d'odeurs...)

Et puis que savait-il des habitudes des gens, de leur mentalité?

En arrivant à la maison, à l'heure du souper, mon père se rendit compte qu'il avait oublié de demander au propriétaire de la cambuse s'il y avait quelques magasins dans les environs, un médecin, une église, une école, etc...

Il savait seulement qu'il existait un service régulier d'autobus entre Longueuil Annexe et Montréal. **L**

Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Typo, 1994.